

Présentation De rives en rêves

Bernard Beugnot

Volume 21, Number 2, Fall 1985

Cartographies

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036855ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036855ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Beugnot, B. (1985). Présentation : de rives en rêves. *Études françaises*, 21(2), 3-7. <https://doi.org/10.7202/036855ar>

PRÉSENTATION

DE RIVES EN RÊVES

Savoir la carte, se dit non seulement au propre de ceux qui savent la géographie, mais plus souvent au figuré de ceux qui connaissent les intrigues d'une cour, le train des affaires d'un état, les détours d'une maison, les connaissances, les habitudes, les secrets d'une famille, d'un quartier

FURETIÈRE, *Dictionnaire universel*, 1690

Au champ métaphorique que s'adjoint dans cette définition la carte géographique, il ne manque pour achever le parcours que la dimension morale qu'explore Louis Van Delft et dont maint texte porte trace sous la forme d'une exploration du microcosme intérieur :

Malheureusement pour nous, il n'y a point de carte fidèle des abords de l'âme, de son assiette et de ses environs; ainsi on ne peut saisir au juste le chemin que tiennent ses ennemis, les Opinions et les Passions, pour y entrer et pour s'en saisir, ni les moyens qu'ils ont de s'entraider, et il arrive de là qu'on ne les découvre que quand ils sont dedans et qu'il faut un siège régulier pour les chasser.

SAINT-RÉAL, *De l'usage de l'histoire*, 1671. Disc.I¹

Relevé et trace des bords et des frontières, des profondeurs comme des hauteurs, la carte tout au long de son histoire cherche à épouser l'espace et à le jalonner aussi fidèlement que possible; elle

1 Selon J L Guez de Balzac, pas d'éloquence sans la maîtrise de cette cartographie «La bonne éloquence doit recevoir instruction de la bonne philosophie Il faut que notre éloquent soit élevé sous la discipline d'Aristote, qui entre autres soins qu'il prendra de lui, lui tracera le plan et la carte du petit monde» (*De la grande éloquence*, 1644)

accompagne à la fois la découverte du globe et les progrès de la science, raffinant ses mesures et ses systèmes de représentation. L'époque hellénistique, le XIII^e siècle, Galilée, autant d'étapes ou de phases décisives où elle s'affranchit de l'imaginaire, de l'emprise de la théologie ou des distorsions graphiques. Ainsi s'élabore la «carte-instrument» (J.-M. Homet) dont le livre de G. Kirsh ou le catalogue de l'exposition tenue en 1980 au Centre Georges Pompidou permettent de suivre visuellement les progrès.

Seulement si la carte n'était que la transcription de moins en moins maladroite, sur des tablettes ou des feuilles, d'une image de l'*oikoumené*, si elle n'était qu'archives de l'espace et témoignage de la curiosité des hommes, on s'expliquerait mal la fascination qu'elle exerce sur les esprits et les imaginations, depuis l'Antiquité (C. Jacob) jusqu'à nos jours où l'avidité des collectionneurs thésaurise les cartes arrachées aux atlas anciens, *dissecta membra* d'un corps mutilé. C'est que, si, dès la Renaissance, grâce à l'essor de la cartographie flamande, la carte s'est dotée d'une vocation ornementale et décorative, elle ne cesse de déborder les limites de son lieu originel et trahit à la fois sa nécessité et sa polyvalence comme foyer privilégié de représentations, visuelles, intellectuelles, spirituelles multiples. Disons plus : d'un registre à l'autre, il n'y a pas seulement déplacement métaphorique, mais analogie de démarches, de structures, de fonctions, comme si se retrouvait dans le domaine cartographique le modèle des ordres pascaliens. D'où les métamorphoses et les déplacements, les émergences et les retours, les similitudes et les différences dans les manifestations du code ou du signe cartographique. Dans la tapisserie ou le tableau hollandais du XVII^e siècle — pensons au célèbre *Atelier* de Jan Vermeer —, elle fait entrer le monde dans la pièce, elle signale une richesse ou une suprématie. Dans les galeries du Vatican ou du Palais des Doges, elle déclare l'étendue d'un empire spirituel ou économique, ou du moins en affiche l'ambition; signe politique qui désigne un espace de revendication et N. Doiron marque, sur l'exemple des relations jésuites, ses affinités avec le droit. Dans l'allégorie textuelle enfin — qu'il s'agisse de la trop fameuse *Carte de Tendre* ou de la moderne sociologie des milieux (H. Hamon et Ph. Rotman, *les Intellocrates. Expédition en haute intelligentsia*, Paris, Éditions Ramsay, 1981) —, la carte se fait mode d'investigation et d'appropriation, modèle descriptif. En elle se résorbe alors, dans des paysages intérieurs ou galants, l'opposition de la carte et du tableau².

2. «Les cartes fournissent la mesure d'un lieu et le repérage d'un lieu par rapport à d'autres, des données quantifiables, tandis que les tableaux de paysage

Le graphisme de la carte, dans la netteté qu'il cherche et la précision qu'il développe, ne doit pas faire oublier que le trait qui la cerne, qui épouse la grève ou la berge, contourne la montagne ou dessine la ville, n'est pas simple microcosme du réel, mais sa traduction ou sa transmutation. Alchimie qui s'exprime dans les deux termes de description et de projection. *Description*, dans une suggestive oscillation, dit à la fois le dessin et le texte : nom latin de la carte, il sert aussi de titre aux atlas ou aux géographies néo-latines et françaises, rappelant que la carte, dans sa seule dimension figurative, est déjà discours sur le réel (N. Doiron) : les portulans n'étaient-ils pas livres et cartes? *Projection* convient aux systèmes de représentation, de plus en plus adéquats depuis le travail pionnier de Mercator; mais dit aussi le projet, l'extrapolation, la prévision : dresser la carte est manière de programmer le monde, de l'inventer au double sens de découvrir et de créer, «à mi-chemin de la fable et de la science» (J.-M. Homet). C'est pourquoi du réel à sa représentation, il y a longtemps, sinon toujours, un hiatus, une marge, et c'est cette marge qui méritait attention, ce par quoi la carte demande à être lue, déchiffrée, appelle sa légende en raison de «son opacité ésotérique» qui la fait «illusion, simulacre, trompe-l'œil» (C. Jacob). Dans cette faille ou cette béance intervient le jeu de l'imaginaire.

Non contente en effet de dessiner les rives prochaines, auxquelles le fabuliste invite les amants à se confiner, ou lointaines, la carte invite au voyage et au rêve ou à la rêverie, cette libre errance de l'esprit (* *re-exvagare*). Avant que le moderne voyageur ne projette sur l'exactitude abstraite de sa carte la séduction de l'inconnu, sa passion de l'insolite ou le tremblement de son désir, la carte s'était depuis longtemps offerte comme symbole de la limite, c'est-à-dire en même temps frontière entre le monde habité de l'*oikoumené* et le désert, départ entre la civilisation et la sauvagerie, entre la sédentarité et le nomadisme (N. Doiron, C. Morissonneau), et seuil, tel le *limes* qui définit et cantonne l'empire romain, Rubicon qui provoque l'imaginaire, appel lancé s'attachent à évoquer, à rendre la qualité d'un lieu ou le sentiment qu'en a l'observateur» (S. Alpers, 1983, p. 76). Dans la littérature, le paysage d'âme n'attend pas les *Fêtes galantes*; sous l'allégorie d'une «description d'un lieu à la campagne», Samuel Sorbière (Lettre 48, 1660) offre ainsi à une correspondante le portrait et l'éloge de son esprit : «L'âme de certaines personnes qui n'ont pas cultivé leur raison est un grand désert, où les voyageurs sont très ennuyants... Ceux-là sont plus heureux que les autres qui peuvent demeurer agréablement chez eux, qui se tournant vers eux-mêmes, y trouvent abondamment de quoi se divertir, un pays fertile, couvert d'arbres, de pays et de maisons, élevé en petites collines, coupé de belles rivières... Voilà l'idée que j'ai de votre esprit et de celui des personnes avec qui vous conversez ordinairement.»

aux découvreurs : «L'invention est transgression d'une limite, d'un interdit» (C. Jacob). Ainsi, les cartes anciennes accueillent en leurs marges le territoire de l'inconnu et du rare, animaux ou monstres qui peuplent les contrées inexplorées, univers du oui-dire qui prolonge l'univers exploré, comme plus tard les allégories galantes, morales ou sociales trouveront dans la carte leur lieu mythique.

De là sourd le dynamisme de la carte qui, au bilan qu'elle dresse d'un savoir, ajoute un grand pouvoir d'évocation : la carte de Sicile, exhibée, inspire le désir de l'expédition et tient lieu de motivation politique. Rien de surprenant dès lors à ce qu'elle devienne instrument de manipulation (N. Doiron, C. Jacob). Ainsi, la carte trouve sa place au départ comme au terme d'un itinéraire. Le poète Pierre Patrix (*la Miséricorde de Dieu sur la conduite du pécheur pénitent*, 1660) recourt à elle pour chercher le terme de son destin :

Mille fois en rêvant en mainte et mainte salle
J'ai lu de l'univers la carte générale.
Mais je n'y trouve point les climats égarés
Où s'en vont les esprits de leurs corps séparés.

Et dans la ligne de l'exemple italien que cite Louis Van Delft³, «L'École de vérité pour les nouveaux convertis» (Paris, Crépu, rue Saint-Jacques) présente aux néophytes, sous la forme d'un jeu de l'oie, religieux et politique — Louis XIV vient de révoquer l'édit de Nantes⁴ — l'itinéraire qui les conduira de la «porte étroite» (Mathieu, 7) au «palais de la vérité» (Jean, 8 et 14).

Monde en miniature, la carte est rappel et appel. Rappel d'un voyage ou d'un pacte, trace mémorielle d'une découverte : redessiner la carte du Temple, c'est inciter à revenir vers Dieu (Ézéchiél, 43). Portée au cou comme le *liber vitae* des âmes médiévales appelées au jugement dernier (Proverbes, 3) ou écrite dans le cœur (Paul, II Cor. 3), la tablette est passeport et chemin vers un ailleurs.

Quel que soit donc son point d'application, le geste cartographique exprime la nostalgie du lieu; «l'expérience géographique englobe tout ce qui transforme un espace en un lieu» (C. Morissonneau). Lieu maîtrisé, apprivoisé qui ouvre sur la liberté de l'homme ou sur sa domination lorsque la carte devient

3. Voir aussi *Cartes et figures de la terre*, 1980, p. 113, 128, 211.

4. Qui tombe à la case 35 — «Louis XIV le grand Roi très chrétien abat les hauts lieux et les temples des hérétiques en l'an 1685» — mérite de sauter à la case 59 — «Jérusalem» — «parce que c'est lui qui a beaucoup travaillé à la réunion».

instrument de la *propagatio fidei*. Géographique ou morale, toute région non cartographiée dit à l'homme ses limites, sa faiblesse, le rappelle à sa condition de voyageur transitoire. Marquée d'une ambivalence où le rêve travestit la réalité, où la croyance travaille l'expérience (J.-M. Homet), quadrillage du pays ou cadastre de l'âme, la carte est signe de pouvoir et d'emprise, ouvre à la possession l'espace qu'elle représente. Ainsi de rive en rêve, l'homme inventorie son territoire intérieur et extérieur et quête dans la carte les ancrages que la fugacité de son être ne cesse de lui dérober, dressant contre l'histoire et le temps qui peu à peu le soustraient au monde la géographie qui déploie ce même monde à sa prise en même temps qu'elle l'offre à la greffe littéraire⁵.

B.B.

5. L'*Atelier* de Vermeer serait-il la représentation emblématique de cette rencontre puisque la jeune femme est la muse de l'histoire telle que la décrit César Ripa (Alpers, 1983)?